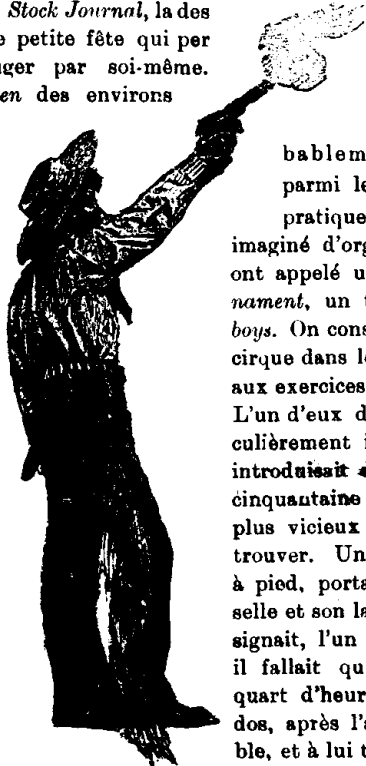


Petite Chronique des Voyages

COW-BOYS

L'adresse avec laquelle les *cow-boys* ou gardeurs de troupeaux du Far-West américain se servent du revolver est fameuse. Ils ne sont pas moins habiles à manier le lasso. Voici, d'après le *Stock Journal*, la description d'une petite fête qui per-
men des environs



Cow-boy du Nouveau-Mexique

Le lasso est fort utile aux *cow-boys* pour lier les che-
vaux avant de les marquer au fer rouge. Cette opéra-

tion a lieu dans un corral, enceinte circulaire assez semblable à une piste de cirque. Au milieu se tient un *boy*, à cheval, debout sur ses étriers ; il fait tourner autour de sa tête le lasso en cuir tressé dont l'extrémité est fixée au pommeau de sa selle. Lorsque un poulain est introduit dans l'enceinte il se met à en faire le tour au galop. Mais dès ses premières foulées la boucle du lasso vient en sifflant s'enrouler autour de son col ; l'animal saute en arrière, le nœud se serre, ses naseaux se gonflent, il tombe comme une masse. On lui attache aussitôt les pieds et on lui applique le fer rouge qui doit imprimer à jamais sur son épaule les initiales ou l'emblème adopté par son propriétaire.

Quand il s'agit d'un cheval, le lasso est lancé de manière à ce que la boucle arrive horizontalement, et tout près de terre, au moment où les deux pieds de devant sont en l'air : en retombant sur le sol, ils s'engagent dans le nœud, qu'on resserre brusquement ; deux ou trois hommes s'attellent alors à la corde, l'animal fait des bonds énormes, interrompus parfois par une culbute complète ; puis il finit par tomber sur le flanc.

Où la difficulté est plus grande, c'est lorsqu'on a affaire à des trotteurs qui n'ont jamais qu'une jambe en l'air à la fois. Voici la façon vraiment étonnante dont les *ropeurs* ou jeteurs de lasso en viennent à bout. Ils commencent par lacer un pied de l'animal, ce qui est relativement aisé, puis, sans tirer sur le lasso, ils attendent. Au bout de quelques instants le cheval s'arrête. Alors, d'un coup sec du poignet, ils font une boucle par terre devant la bête qui se trouve prise au moment où elle y pose son second pied.

Dans un de ses amusants récits de voyage en Amérique, le baron de Mandat-Grancey cite un exemple d'adresse et de sang-froid encore plus extraordinaire.

Un *boy* cherchait une vache égarée. Il l'aperçut du haut d'une colline et descendit vers elle au grand galop en faisant tourner son lasso au-dessus de sa tête, comptant la lacer en arrivant près d'elle. La vache avait une singulière attitude : elle semblait de loin comme paralysée. En arrivant à trois ou quatre pas, le *boy* aperçut une énorme panthère en arrêt, qu'il

n'avait pas pu voir plus tôt parce qu'elle était cachée par un rocher, et qui de son côté, ne l'avait pas entendu tant elle était absorbée par la vue de la vache. Le *boy* ne perdit pas la tête : au lieu de lacer la vache, il laça la panthère et revint triomphalement en la traînant derrière lui. Elle avait onze pieds de long. Il paraît qu'il avait fait là quelque chose d'extrêmement difficile, et qu'il avait neuf chances contre une de manquer son coup, à cause de la conformation de la panthère, dont la tête, toute ronde, n'offre pas de prise au lasso.

HISTOIRE MERVEILLEUSE

C'est une histoire merveilleuse entre toutes, et très véridique cependant, que celle du Chinois Wang-Tsai, qui vivait dans le temps jadis, bien avant la dynastie illustrée des Tchang, alors que la Terre Céleste était encore habitée par les Demi-Dieux et les Génies. Les vieilles femmes la content aux jeunes filles, lorsque, dans la saison où l'on cueille le thé, des veillées se tiennent à la lumière nébuleuse des multicolores lanternes, sous les hauts bambous où la brise de nuit passe avec un mystérieux froissement de feuilles.

Alors un grand silence se fait parmi les caquets rieurs et l'on n'entend plus que la voix saccadée des rossignols chantant la gloire des étoiles, ou le coassement des grenouilles vertes.

Des guerres sanglantes avaient désolé tout l'Empire. Dans les canaux murmurants des rizières où se baignent les oiseaux en battant des ailes, le sang avait coulé ; sur les plantations de thé brûlées, ce n'était plus que cendre noire.

Wang apprit un jour, par les rapports de ses intendants, que les terres qu'il possédait et faisait cultiver dans une province éloignée avaient été de la sorte dévastées par les Tartares ; une partie de ses serviteurs s'étaient révoltés, beaucoup avaient pris la fuite, le

teuse de belles nymphes aux yeux verts, se levaient le long des chemins pour enguirlander le voyageur de leurs danses et l'attirer dans les précipices où elle lui mangeaient la cervelle.

C'était, du reste, un homme hardi, nourri dans l'étude des philosophes et qui ne craignait ni Dieu, ni Diable. Il eût rencontré sur sa route Koneï, le nain difforme à la langue de feu, rabougri comme une souche de vigne, qui, au crépuscule, ricane sur les tombeaux et se balance dans les cyprès, qu'il lui eût dit, se campant en face : " Halte-là ! On ne passe pas, mon vieux ! "

Or, comme il traversait, un soir, un grand bois de pins où les rochers épars, fouillés par l'Océan qui, jadis, écumait là, avaient l'air de monstres pétrifiés le regardant avec leurs yeux vides, il s'arrêta tout à coup, stupéfait. A quelques pas devant lui, sur le sol tapissé d'argent par le lichen, deux singes étaient assis, lisant gravement dans un livre. De la patte ils tournaient les pages, et par moments poussaient de petits cris en remuant la queue ; puis ils se prosternaient, levant les mains au ciel comme pour prier, et reprenaient leur lecture. Le soleil se couchait, cuivrant le tronc des pins, et donnant aux choses des ombres fantastiques.

Wang passa sa main sur ses yeux pour s'assurer que ce n'était pas une vision de fantômes ; puis il banda tranquillement son arbalète, y mit une balle de plomb, ajusta l'un des singes et tira. Le singe reçut la balle dans l'œil droit, d'où un flot de sang jaillit aussitôt. Les deux bêtes lâchèrent le livre, et Wang, se précipitant, le ramassa, tandis qu'elles s'enfuyaient en hurlant.

Mais il eut beau le retourner en tout sens, il ne put rien comprendre à ce qui s'y trouvait écrit ; rien que des lettres inconnues, des barres, des cercles concentriques, des triangles et autres figures cabalistiques, signes effrayants pour qui ne peut les connaître. Il le mit donc dans sa poche, et reprit sa route, ne doutant pas qu'il n'eût affaire à des Esprits.

Arrivé à l'hôtellerie du Dragon Vert, où il avait l'intention de passer la nuit, il conta son histoire, tout en mangeant son riz et en buvant son thé.

L'hôte en fut extrêmement effrayé ; qui sait à quelle vengeance il s'exposait peut-être ? Wang haussa les épaules, et n'en laissa pas une goutte de plus au fond de sa tasse. Cependant parmi les allants et venants, un homme était venu s'asseoir sur une natte tout près de lui ; il tenait la main sur l'un de ses yeux avec une vive souffrance, disant que dans l'obscurité il s'était heurté à une branche d'arbre.

Et tout à coup Wang l'aperçut qui, de l'autre main, s'efforçait sournoisement de lui prendre dans sa poche le fameux livre ; il lui empoigna le bras, mais, si brusquement, reçut dans l'estomac un tel coup de tête qu'il ne revint de son étourdissement que pour apercevoir le singe se sauver à toutes jambes.

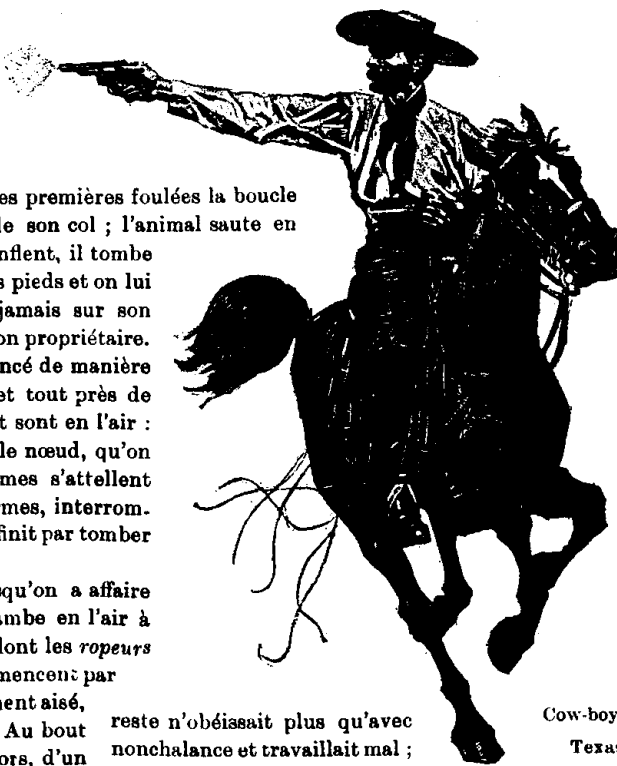
Vainement il essaya de le poursuivre, nul n'osant l'aider, et revint se coucher de fort méchante humeur. Il mit le livre sous son traversin et s'endormit, son arbalète chargée près de lui.

Vers minuit, toute la maison fut mise en émoi par des cris lamentables ; comme les autres, Wang se réveilla. Un clair de lune froid inondait sa chambre et blanchissait le sol comme une gelée blanche ; il vit entrer par la fenêtre un des deux singes qui, s'étant agenouillé, lui dit en pleurant :

— Homme, je suis un des Esprits de la forêt ; rends-moi mon livre, je t'en supplie ! Il ne peut être pour toi d'aucune utilité, et pour nous il est sacré. Rends-le-nous ! sinon, malheur à toi !

Pour toute réponse, Wang se baissa vers son arbalète ; mais le temps de tendre la corde et d'épauler, le singe avait disparu. Et toute la nuit, les lamentations errèrent autour de la maison ; l'hôte, épouvanté, le conjura en vain de céder. Il fut inflexible. Plusieurs fois il sortit se mettre à l'affût, mais il ne vit rien.

De grand matin, il sella son cheval qui piaffait déjà, sauta dessus, et hop ! et hop ! il galopa toute la journée plein d'insouciance. Quinze jours après, étant ar-



Cow-boy du Texas